

Bernard Frank : «L'antimalraux», *Adam*, novembre 1967, n° 16, p. 8-9.

Avant les réserves ou les compliments, avant même toute lecture, disons notre plaisir qu'il y ait un nouveau Malraux en librairie, sur nos tables. Peu importe que ce livre soit un chef-d'œuvre ou pas. Après dix ans de silence, comme c'est plaisant qu'un homme intelligent nous donne de ses nouvelles, consente à monologuer pendant douze heures devant nous. Après tout, ce n'est pas tous les jours qu'une des plus fameuses bandes illustrées de la littérature se décide à sortir de son cadre pour nous parler en des termes qui ne soit pas seulement des ballons. Une vie à la *France-Soir*, qui tenterait de s'exprimer comme un beau livre, c'est le rêve.

Sans nous en rendre compte, nous étions devenus étrangement indulgents. On nous avait tellement gavés depuis quinze ans de livres insignifiants, ennuyeux, on avait tellement tenté de nous faire prendre des trouvailles de Concours Lépine pour des chefs-d'œuvre dignes de Proust, de Joyce, de Faulkner, que lorsqu'un écrivain célèbre de plus de soixante-six ans se réveille, cela nous paraît aussi grisant que l'irruption d'un jeune écrivain de génie.

Les six cents pages de Malraux c'est la fraîcheur, la brise même de la littérature.

Nos vieux briscards des lettres en ce moment, mangent leur pain blanc. Pourvu qu'ils ne disent pas trop de «conneries», chaque livre qu'ils publient a de bonnes chances d'être salué d'une salve de mille coups de canon, comme si quelque vaste flotte victorieuse rentrait au port ou qu'un poupon royal, longtemps attendu, venait de naître, à la cour de Belgique, par exemple. Voyer Sartre et ses *Mots*, Aragon et son *Oubli*, voyez même Mauriac et ses *Mémoires politiques*. Les grands écrivains (ce qui n'était jamais arrivé jusqu'alors) bénéficient du même sort que les grands peintres. Passée une certaine ligne, ils sont sacrés. Je n'ai jamais connu une époque à la fois aussi oublieuse et respectueuse que la nôtre. Nous en étions arrivés à ce degré de disette que moi, qui n'ai jamais trouvé que Camus écrivait aussi bien que Druon l'affirme, j'en venais à regretter de ne pas savoir ce que Camus voulait dire par mesure méditerranéenne ou

quelle suite il aurait donné à son *Homme révolté*. J'avais tellement faim que j'aurais pu m'engouffrer dans un drugstore et commander n'importe quel Saint-Exupéry.

J'appelle mon article Antimalraux, non parce que je suis hostile à cet écrivain, mais un peu pour les mêmes raisons que Malraux appelle ses mémoires des Antimémoires. Il nous dit en effet que ce sont des mémoires qui ne se soucient pas de la chronologie, qui refusent la biographie avec préméditation. Malraux, on le sait, on le sait même trop, a du dégoût pour les ragots ou les confidences. Or, vous le verrez, vous le voyez déjà, vous l'avez déjà vu, je ne crache pas sur l'anecdote, ni sur le *Je* qui, bizarrement, passe pour antidémocratique. C'est qu'en cette France de 1967 qui pourrait être si heureuse, mais qui a tellement peur de ne pas être dans le vent, le *Je*, pour simplifier, est à la fois antichinois et antistructuraliste.

Ajoutez pour tout arranger que les Sartriens, autre courant de pensée qui date un peu, ont une peur bleue d'être dépassés sur leur gauche, et par les Chinois et par les structuralistes, aussi font-ils ce qu'ils peuvent pour se mettre au niveau de la bêtise générale, c'est dément ! Quant au lecteur, volontiers poujadiste dans ses réactions, il pousse à la roue. Le *Je*, pour lui, est vraiment trop banal, commun pour être de la bonne littérature. «J'en possède un et je ne suis pas pour autant un homme de lettres. J'ai le *Je* modeste, moi ! Et pourtant, si je racontais ma vie». Les vrais *Je*, ces étrangers sauvages ou douloureux, ces énigmes pour ceux qui s'en servent – Rimbaud l'a pourtant fort sèchement proclamé dans son fameux «Je est un autre» – n'ont rien de commun avec les *Je* poisseux de la multitude.

Les femmes en moins

Jean Mistler, le critique de *L'aurore* à moins que ce ne soit Jean Fayard, le critique du *Figaro*, n'a pas tout à fait tort d'ironiser sur la modernité du titre qu'a choisi Malraux, d'y renifler comme un relent nouvelle garde; quand on s'appelle André Malraux, on n'a pas besoin d'être à la page, après tout. J'ai trouvé surprenants certains propos que tient Malraux à Emmanuel d'Astier de la Vigerie : «*Les Antimémoires* sont mon vrai livre. Je pense à Proust. *Du côté de chez Swann* a rendu impossible une

nouvelle tentative qui eût ressemblé à celle de Chateaubriand. Proust est un anti-Chateaubriand. Chateaubriand est un anti-Rousseau; j'aimerais être un anti-Proust et situer l'œuvre de Proust à sa date historique».

Dans cinq ans, ça fera peut-être un excellent sujet de dissertation française; pour le moment je trouve ces affirmations ou fausses, ou enfantines, ou les deux. Si Malraux en effet veut dire que Rousseau, Chateaubriand et Proust sont trois grands écrivains fondamentalement originaux, il a raison – et comment n'aurait-il pas raison ! – mais Chateaubriand ne barre pas plus Rousseau que Proust ne barre Chateaubriand. Malraux aurait mieux fait de relire Thibaudet qui divisait plus justement la littérature française depuis Rousseau en deux grands partis, le parti du vicomte (Chateaubriand) et le parti du consul (Stendhal). Et Malraux, dans ses meilleurs moments, est du côté de Chateaubriand, les femmes en moins, le succès en plus. Mais c'est que de Gaulle n'est pas réductible à Louis XVIII et encore moins Mao Tsé-toung; et si Charles X nous émeut encore, ce roi sans cœur et sans cervelle qui, jusqu'au bout de son règne, n'en ratra pas une, puisqu'il trouvera moyen dans sa fuite de nous faire cadeau d'Alger et sa suite, il le doit à son vieil ennemi, à ce superbe récit que nous fait Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe*, de sa visite au vieux guignol en exil, perdu dans quelque château de l'Autriche-Hongrie, tout perclus, presque aveugle, beau à force de blancheur, de sécheresse, d'incompréhension.

La littérature vous joue d'étranges tours, plus le sujet est pauvre, plus l'écrivain est roi. La première personne qui m'a parlé des Mémoires de Malraux ou du moins qui m'a laissé supposer qu'il en écrirait, c'est Grover, il y a six ans peut-être. Grover était, je crois bien, un jovial professeur de littérature française, dans une université américaine (Berkeley ?) qui s'était entiché de Drieu la Rochelle et qui venait de publier un livre sur lui. On se demande bien qui ça pouvait intéresser aux Etats-Unis à l'époque... Récemment, chez une amie qui habite l'ancien appartement de Marcel Déat (lequel appartement avait dû appartenir à des juifs), j'ai vu arriver comme une trombe une étudiante américaine qui préparait une thèse sur lui. Elle ne cessait de couiner de joie chaque fois qu'elle découvrait un livre où il y avait une dédicace pour le maître et, visiblement, elle ne comprenait pas que nous ne dansions pas la carmagnole avec elle.

Je tentai de lui parler de Drieu, de Doriot, de Bucard, mais autant proposer de la morphine à qui ne songe qu'au vin blanc. Grover était venu avec sa femme passer ses vacances dans une petite ville de Bretagne ou de Normandie toute proche de Deauville, qui était mon quartier général à cette époque. Nous échangeâmes des lettres de politesse qui se terminèrent pas l'inévitable «mais venez donc déjeuner». Grover, qui préparait un nouveau livre sur Drieu, mais cette fois en français (pour la *Bibliothèque Idéale* de chez Gallimard), collectionnait les personnes qui avaient connu, parlé ou écrit sur Drieu.

Bien entendu, Malraux l'avait reçu à son ministère. Malraux, d'après Grover, s'était montré chevaleresque, beau joueur : «On se trompe quand on croit que de Drieu ou de moi, le grand écrivain c'était moi. Drieu avait infiniment plus le sens de la littérature que moi. Il aurait écrit d'admirables Mémoires. Ç'aurait été son vrai livre». Quand j'écoutais Grover, Drieu ne m'intéressait plus tellement. Il y a quelques années déjà, j'avais écrit une sorte de psychologie littéraire, en le prenant pour prétexte, et depuis on ne cessait de le mettre à toutes les sauces.

Le parti des chefs-d'œuvre

J'étais devenu un ancien combattant de Drieu, il ne fallait plus compter sur moi pour «rempiler». Ce qui m'amusait, c'est qu'à travers Drieu, Malraux avait sans doute songé à lui, à ce livre inopiné qui, contre toute attente, vous ouvre les portes de la Lanson des siècles futurs, se doutant que *Les Voix du silence* subiraient peut-être le même sort que d'autres grandes machines réputées incassables et qui, finalement, leurs inventeurs disparus, coulent à pic. Je songe au *Génie du Christianisme*, à *L'Histoire des religions* de Benjamin Constant.

Quant aux romans de Malraux, c'est une autre histoire. Enfant, je les trouvais mal écrits, un peu comme les chiens de race aboient quand un pauvre, un facteur, un pompier passe. Ce qui me plaisait dans *La Voie royale*, c'était que ça ressemblait aux livres mal brochés d'une collection d'aventure à bon marché dont j'ai perdu le nom. Entre 14 et 20 ans j'ai changé d'avis : rien n'est plus conventionnel qu'un adolescent. Après j'ai eu autre chose à faire, je les ai un peu perdus de vue, les défendant quand on

les attaquait, les attaquant quand on les sublimait, me disant qu'il faudrait bien que je les relise un jour pour faire mon devoir. Je me souviens que dans le bref temps où je me suis occupé de la chronique littéraire des *Temps Modernes* (oui, jeunes gens, il y eut un temps où *Les Temps Modernes* s'occupaient de littérature; mais peut-être ne savez-vous pas ce que c'est, *Les temps Modernes* ?), j'avais écrit un article pas très bon d'ailleurs, un peu comme celui-ci, sur Malraux – quand je dis pas très bon, vous m'entendez, si on le retrouvait, il ferait les choux gras des *Temps Modernes* actuels et les miens, car ça ajouterait vingt pages à mon livre d'articles critiques que je dois (et je vais) donner à Grasset. Pas très bon pourtant, car, comme maintenant, embarrassé, ne se décidant pas (ou n'arrivant pas) à dire le vrai, ne le voulant pas peut-être comme si j'avais subitement peur d'étrangler la poule aux œufs d'or.

Malraux, hier soir, disait à la télévision quelque chose de très juste en bavardant avec Roger Stéphane (celui-là, il n'a pas changé, toujours la même culture – la même absence de culture – et gentil avec ça) qui n'y comprenait rien d'ailleurs et tentait de placer une vieille phrase de Valéry : «A mon âge, on a pris le parti des chefs-d'œuvre des autres». Malraux disait donc – mais comme j'aimerais réentendre ce qu'il disait exactement, tant sa façon de parler réinventait miraculeusement les premières bandes d'actualité parlantes, oui, on se serait cru en 1933 et même avant, au temps du muet, si je puis dire, les tics de Malraux donnant à l'image le côté saccadé des actualités de la Grande Guerre ou des premiers films de Charlot – qu'à un moment de la vie et ce n'était pas par jalousie ou envie, il y avait des livres célèbres, des écrivains célèbres, qui ne vous intéressaient plus, qui ne *clignotaient* plus. On relit ces écrivains et c'est comme si, en touchant une partie de son corps, on ne ressentait plus rien. Parce que, sans doute, ces écrivains, quel que soit leur immense talent, ils ne correspondent plus à rien en vous. Qu'on ne voit plus chez eux que les trucs, les ficelles, la combine, qu'ils vous laissent *froids*. Et lorsque l'on vieillit, le froid, c'est vraiment ce qu'on ne peut plus supporter.

Chers truqueurs

En fait, il n'est pas question aujourd'hui que je juge Malraux. Je n'ai pas le temps, ni la place, je n'ai pas organisé tout mon théâtre critique, il manque des fauteuils, des projecteurs, des rideaux. Et puis, je viens à peine de finir le livre les *Antimémoires*, laissez-moi souffler. Trop de personnes m'ont bousculé : «Eh bien ! Qu'est-ce que vous en pensez ?» et j'avais envie de leur répondre : «Rien. La barbe. Je n'en sais rien, puisque je n'ai pas commencé à déplier mes pattes, à écrire. Lisez donc votre journal habituel».

Autre petit détail. Ça fait dix ans que je n'ai pas publié un livre et la littérature – mille pardons – me paraît parfois quelque chose de très lointain, de presque cocasse. Et tout ce service d'ordre, ces fanions déployés autour d'un ça ressemble à du Malraux, ça me paraît livre, si ça ressemble à du Nuremberg, si bien exaspérant. La lecture, ce n'est tout de même pas le délit du 14 juillet. Enfin, c'est tellement *notre temps*, avec son mépris profond de la littérature et ces galas de l'Union, avec la vicomtesse de Ribes, pour nos vieux artistes.

Après toutes ces manières, cette phrase de Malraux me paraît pleine d'humour : «Mais nous étions persuadés, mes amis et moi, qu'un grand écrivain, comme un grand peintre, devait être maudit. Il fallait qu'il crève de faim, dans la tradition du symbolisme et de Baudelaire». Sartre dans *Les Mots* avait à peu près écrit la même chose. Ah ! mes beaux maîtres, mes chers truqueurs, quand est-ce que vous allez finir de toucher les droits d'auteurs des *Fleurs du mal* ? Vous vous posez beaucoup de questions, vous ironisez sur les prétendus mythes de votre jeunesse, mais si finalement c'était elle qui avait raison ? Oui, et s'il y avait maldonne, si effectivement, pour être grand, un écrivain ou un peintre devait être maudit, s'il fallait qu'il crève de faim ? Ce n'est pas sûr ? Non, mais c'est une hypothèse de travail comme une autre ! Et si, un jour, j'en ai l'envie, j'essaierai de vous expliquer comment vous avez tout fait pour être du côté de la réussite et, cela étant fait, pour ne plus jamais la perdre de vue. Ce n'est pas pour rien qu'il y a des écrivains qui s'appellent Baudelaire ou Nietzsche et d'autres Sartre ou Malraux. Mais c'est très bien d'être Sartre ou Malraux, c'est vraiment ce qu'on fait de mieux dans la confection de haut luxe. En tout cas, le général de Gaulle est vraiment exquis, l'homme le plus libéral de notre époque. Imaginez un Staline à sa place. Et qui

verrait cette débauche de télévision de radiodiffusion, de presse. A la trappe, Malraux, à la trappe.